

Nouveau 4 février 1915

Ma chère Madame  
Ma chère Chère

Ma pensée vient encore de vous (je ne sais pas si elle a été  
provoquée par la lecture de votre lettre). Et hélas, hélas, et hélas, hélas, hélas  
je n'ai jamais profondément compris ce que vous m'avez écrit une fois.  
L'atmosphère, j'allumai ma pipe, je regardai par la fenêtre, je vis ma fenêtre ouverte, croyant avoir oublié de la  
fermer Maxime fit ses reproches à Maillard sur son imprudence  
et après avoir réparé ce que je croyais être une omission, je me  
assis sous les couvertures et me rendormis. Mais peu de temps  
après une détonation effroyable retentit, la vicieuse me fit tomber  
le nez. Oh, je pensai aussitôt aux avions et habitais à la hâte  
lorsque je fis descendre l'entendu des cas dans la rue et  
un soulevement de corps morts, c'est l'usage qui saute des yeux  
des personnes en courant se cache dans les caves, nous étions  
une vingtaine dans la cave du bistrot et au fond j'étais un  
peu remis de mon brusque réveil nous croyions tous aux avions  
loches je fis remarquer que nous serions plus en sécurité dans  
les champs et qu'au cas où les poudrières viendraient à sauter  
nous serions asphyxiés dans cette cave. Pastors, pastors fit  
le cri américain et si je n'avais pas été abruti tout entier par  
la peur j'aurais éprouvé de la fierté à être ainsi secouru, mais  
lorsqu'on voit la mort devant soi la pensée n'est pas à l'amour  
propre.  
Ma voisine du cave me fit de remettre avec elle, cher 1000?  
qu'elle avait de cachés, je n'osai pas lui refuser mais pendant  
qu'elle mettait tout en dessous dessous sans pouvoir les trouver  
les détonations redoublèrent de violence, les vitres étaient se-  
coulées, je n'en menais pas large et maudissais intérieurement  
la journée de ne pas avoir plus d'ordre. Oh, une femme  
sans ordre c'est par de chose! vicieuses celles qui mettent des  
étiquettes sur chaque petit paquet, boîte ou flacon! n'est-ce  
pas Chère?  
Enfin elle finit par mettre la patte dessus, mais les confis,  
nous redescendons l'escalier 4 à 4, je ne pense même pas à  
mettre mes souliers (j'étais en chaussons de drap) et nous  
vîmes partis pas gymnastiques dans la direction du champ de  
courses. Je tiens à dire des lieux montants à plus d'un  
kilomètre nous éclaircissent comme au jour, les obus éclataient  
avec un bruit effroyable et en quantité telle qu'on aurait

dit un monstrueux roulement de tambour. Je me trouvais  
rapporté au 23 août 1914 sur la route de Sphincourt à Steine.  
La route de champ de courses à Steines était vide de monde  
des femmes en chevaux, en charrue couraient au flanc  
des gones qu'on aurait tous vus, cette apparence c'était nouveau,  
Ma voisine et moi filions comme deux zèbres car nous  
n'avions aucun baguet. Me médisant pas encore en ser-  
vité à Steines nous filions sur Crévollas à 12<sup>h</sup> de Houliers.  
La route de Paris était pleine de monde et il fallait jouer  
des coudes pour se frayer un passage. Je me suis bafé  
par le bras et dit: Monsieur le Policier, me m'abandonnez  
pas. C'était une vicieuse en charrue recouverte seulement d'un  
monteur, puis deux autres femmes se joignirent à nous avec  
une petite fille, c'était la femme d'un des majors de Pâtiller  
sa petite fille et sa bonne. C'est le monde filait sur Ville-  
neuve comme je trouvais Crévollas assez loin j'étais mes  
cinq femmes dans cette direction, nous commençâmes à respi-  
rer. L'vicieuse en charrue se lamentait et ses lamentations  
se traduisaient par trois invariables exclamations: « J'ai  
froid aux fesses! », « Je suis inquiète pour Paul! », « C'est moi  
gore qui me fait peur, pauvre petit de 7 mois y n'aime  
pas que se sauve! ». Je connaissais cette intéressante femme  
pour avoir été la maîtresse d'un adjudant de Vialy les.  
Ma voisine m'a conté à Crévollas que depuis cet adjudant elle  
en avait eu 7 ou 8 autres qu'en ce moment elle avait le  
chef d'atelier et que c'était lui le Paul objet de ses inquiétudes.  
En arrivant à Crévollas la petite du major dit à sa mère «  
Si maman quand je me marierai je raconterai cette nuit  
là! ». La gore Paul avait 7 ans et nous a bien fait rire.  
Nous étions dans un café beaucoup de gens venus par la  
route de Dreux se trouvaient déjà là, une mère habitait  
son petit enfant sur un billard elle avait pris au berceau  
et c'était sa mère avec la gore recouvert de ses effets. Celle-  
là c'était une mère. Les détonations continuaient toujours  
la maison où nous étions craquait, le sol tremblait sous nos  
pieds; vous n'avez peut-être jamais assisté à un beau beau  
de terre? moi non plus! et bien ça faisait absolument pa-  
rail! Je suis aux nouvelles, je trouve un chef de l'équipe  
A qui était à l'usine au moment de l'explosion, il me dit que  
ce n'était pas des avions mais certainement de la mitrailleuse  
la première explosion a eu lieu dans Pâtiller du 37 alors que

personne n'y travaillait à cette heure, les ouvrières voulaient se battre mais le lieutenant chef de la fabrication les fit rentrer. J'ai vu que ce n'était rien, sans ce grade il n'y aurait peut être pas eu de mort. Il va probablement être décoré. La seconde de location est allée à la filature (c'est elle qui m'a sorti du lit) après ce fut la fournaise et le saure qui puent. Ce chef me dit qu'il avait ramené un nommé Boutigny qui était blessé au genou. Je suis allée raconter les dernières nouvelles à mes cinq femmes. On m'a dit que Boutigny m'a usinée en chemin mes comme par un roman nous quitte en disant « Un dieu qui est Paul m'a guéri ma belle mère l'a aura sans doute évité, et elle sortit sans nous dire si elle avait encore froid aux pieds. Je suis allée voir Paul et Boutigny et Paul était le même et un peu usiné.

Le matin je voulais revenir chercher mes souliers et du tabac, je partis à 6 h tout le long de la route c'était des Kabyles, des Noirs des Arabes des Français qui flânaient sur Villeneuve, on distribuait des cigarettes aux jeunes filles du lycée dont beaucoup étaient en chemises et pieds nus, les petites sans aucune usure leurs malades sur des voitures, on me dit que la police faisait évacuer Noullis parce que les poudrières allaient sauter. Je fis demi-tour regrettant mon tabac et mes souliers car les pierres m'avaient meurtri les pieds. A midi rien de nouveau, je repars avec ma voisine qui avait hâte de retrouver son mari qui est électricien, beaucoup reviennent vers Noullis tout le long du chemin nous trouvons des effets, du linge, des gants à poudre, un lingon plein de sang attire notre attention, un civil le retourne avec sa canne c'était un pantalon de femme! elle avait sans doute été blessée! au genou qui n'ont pas le cœur nous partent tout d'un coup de rire.

Nous arrivons à Noullis, je vais à l'hôpital 81 pour trouver le major Condore et lui donner les nouvelles de sa femme il y avait plein une salle de blessés tout pleins de sang et nous de poudre, je vois un de mes camarades de Flers il a reçu un éclat à la tête. Plus de vitres aux fenêtres dans la rue d'Albi les toiles oculées des savantes sont tordues, des persiennes sont tombées. Dans ma chambre absolument rien, seul le paravent de la cheminée se trouvait au milieu de la carie. Je vais à la poste pour vous envoyer un télégramme ainsi qu'à mes parents, mais pas moyen d'entrer c'était boudé, j'attendais un employé des

qui dit que les lettres arrivaient avant les télégrammes je fais deux lettres à la hâte, vais déjeuner chez mes voisines la main était saignée, je repars en bicyclette à Gréville comme red la femme du major et son mari, je fais 4 cartes la-bas et reviens sur la route de Paris attendant un auto j'en trouve un qui s'en allait à Nevers j'y lui confie mes lettres, j'en fais autant demain de cette façon elles ne seront pas arrêtées. Un camarade blessé aux jambes me prie de faire prévenir sa femme de venir à Chercher, je rentre à Noullis m'informe de Guéant apprend qu'il est sauvé, je file à Châtel de Nevers à 10<sup>h</sup> de Noullis prévenir la femme de mon camarade de la malheureuse était venue à Noullis dans la journée avec son beau père et n'avait pu rien savoir sur son mari ils s'étaient en retardés la mort dans l'âme, nous penser si j'ai été fatigué j'y suis resté couché et nous sommes revenues ce matin chercher son mari. Ce soir j'ai été à l'usine, à 1 h tout autour les maisons sont démolies les gens dévotement, l'usine est la station magasin tout rasé, c'est inimaginable ça femme encore et de temps en temps des 3<sup>e</sup> éclats arrivent, on a retrouvé 88 morts dont une femme, autour de l'usine, les soldats au feu et à mesure qu'ils se font porter rentrent sont guidés au 30<sup>e</sup> ce qui fait que je me suis souvenue de guide d'y aller. Le colonel a dit qu'il avait reçu des ordres pour rapatrier son personnel colonial et français à Lyon et à Montluçon, quant à nous soldats et gradés européens nous restons pour déblayer les ruines de ce qui fut l'Atelier de changement. Il y a déjà plus de 150 blessés à l'hôpital et certes dans les bois et les fermes il s'en trouve d'autres on présume encore au moins une trentaine de cadavres sous les débris d'une voie, que le matin que je vous envoie est bien renseigné. Demain je vais encore rester indépendant et si les obus n'achèvent plus peut être vrai je mercredi offrir de ne rien faire. Vous pouvez m'écrire toujours à la même adresse.

Je vous embrasse bien tendrement.

Max Maillard.

Moulins 4 février 1918

Ma chère madame Huard, ma chère Thérèse

Ma frousse vient encore d'être mise à l'épreuve d'une façon magistrale. A huit heures et demie samedi soir, je dormais profondément lorsque je fus réveillé par une forte détonation, j'allumais une bougie, regardais autour de moi et écoutais, je vis ma fenêtre ouverte ; croyant avoir oublié de la fermer Maxime fit des reproches à Maillard sur son imprudence et après avoir réparé ce que je croyais être une omission, je me remis sous les couvertures et me rendormis. Mais peu de temps après une détonation effroyable retentit, la secousse me fit tomber de mon lit. Je pensais aussitôt aux avions, m'habillais à la hâte. Lorsque je fus descendu, j'entendis des cris dans la rue et un roulement de coups sourds, c'est l'usine qui saute disaient des personnes en courant se mettre dans les caves, nous étions une vingtaine dans la cave du bistrot d'en face, j'étais un peu remis de mon brisque réveil, nous croyions aux avions boches, je fis remarquer que nous serions plus en sécurité dans les champs et qu'au cas où les poudrières viendraient à sauter nous serions asphyxiés dans cette cave. Partons, partons fut le cri unanime et si je n'avais pas été absorbé tout entier par la peur, j'aurais éprouvé de la fierté à être ainsi écouté ! Mais lorsque l'on croit la mort devant soi, la pensée n'est pas à l'amour propre.

Ma voisine du 2° me pria de monter avec elle chercher 1000 frs qu'elle avait cachés, je n'osais pas lui refuser mais pendant qu'elle mettait tout sens dessus dessous sans pouvoir les trouver les détonations redoublaient de violence, les vitres étaient secouées, je n'en menais pas large et maudissais intérieurement la gonzesse de ne pas avoir plus d'ordre. Ah ! une femme sans ordre c'est peu de chose ! Vivent celles qui mettent des étiquettes sur chaque petit paquet, boîte ou flacon !!! n'est-ce pas Thérèse !

Enfin, elle finit par mettre la patte dessus, me les confie, nous redescendons l'escalier 4 à 4, je ne pense même pas à mettre mes souliers (j'étais en chaussons de drap) et nous voilà partis pas gymnastique dans la direction du champ de courses. De temps à autre des lueurs montant à plus d'un kilomètre nous éclairaient comme au jour, les obus éclataient avec un bruit effroyable et en quantité telle qu'on aurait dit un monstrueux roulement de tambour. Je me trouvais reparti au 28 Août 1914 sur la route de Spincourt à Elaire.

La route du champ de courses à Avermes était noire de monde, des femmes en cheveux, en chemise courraient en pleurant, des gosses gueulaient, tous s'entre appelaient, c'était navrant. Ma voisine et moi filions comme deux zèbres car nous n'avions aucun paquet. Ne me sentant pas encore en sécurité à Avermes nous filons sur Trévolles à 12 kms de Moulins. La route de Paris était pleine de monde et il fallait jouer des coudes pour se frayer un passage. Je me sens happé par le bras et dire : Monsieur le policier ne m'abandonnez pas. C'était une cuisinière en chemise recouverte seulement d'un manteau, puis deux autres femmes se joignirent à nous avec une petite fille et sa bonne. Tout le monde filait sur Villeneuve, comme je trouvais Trévolles assez loin, j'entraînais mes cinq femmes dans cette direction. Nous commençons à respirer, la cuisinière en chemise se lamentait et ses lamentations se traduisaient par trois invariables exclamations : « J'ai froid aux fesses ! Je suis inquiète pour Paul ! C'est mon gosse qui me fait peine, pauvre petit de 7 mois y n'aura pas pu se sauver ! » Je connaissais cette intéressante femme pour avoir été la maitresse d'un adjudant de kabyles. Ma voisine m'a conté à Trévolles que depuis cet adjudant elle en avait eu 7 à 8 autres, qu'en ce moment elle avait le chef d'atelier et que c'était lui le Paul objet de ses inquiétudes.

En arrivant à Trévolles la petite du major dit à sa mère « dis maman quand je me marierai je raconterai cette nuit-là ! » La gosse avait 7 ans et nous a bien fait rire. Nous rentrons dans un café, beaucoup de gens venus par la route de Decize se trouvaient déjà là, une mère habillait son petit enfant sur un billard, elle l'avait pris au berceau et s'était sauvée avec le gosse recouvert de ses effets. Celle-là était une mère. Les détonations continuaient toujours, la maison où nous étions craquait, le sol tremblait sous nos pieds ; vous n'avez peut-être jamais assisté à un tremblement de terre, moi non plus ! et bien ça faisait exactement pareil ! Je sors aux nouvelles, je trouve un chef de l'équipe A qui était à l'usine au moment de l'explosion, il me dit que ce n'était pas des avions mais certainement de la malveillance, la première explosion a eu lieu dans l'atelier des 37 alors que personne n'y travaillait à cette heure. Les ouvrières voulaient se trotter mais le lieutenant chef de la fabrication les fit rentrer, disant que ce n'était rien, sans ce gradé il n'y aurait peut-être pas eu de mort, il va probablement être décoré ! La seconde détonation a eu lieu à la fulminaterie (c'est celle-là qui m'a sorti du lit), après ce fut la fournaise et le sauve qui peut. Ce chef m'a dit qu'il avait ramené un nommé Boutigny qui était blessé au genou. Je rentre raconter les dernières nouvelles à mes cinq femmes. Au nom de Boutigny ma cuisinière en chemise mue comme par un ressort nous quitta en disant « Ah mon Dieu où il est Paul mon gosse ma belle-mère l'aura sans doute emporté » et elle sorti sans nous dire si elle avait encore froid aux fesses. Je sus après que ce Boutigny et Paul étaient le même et unique individu.

Le matin, je voulus revenir chercher mes souliers et du tabac, je partis à 4 heures, tout le long de la route c'était des Kabyles, des noirs, des italiens, des français qui filaient sur Villeneuve en distribuant des couvertures aux jeunes filles du lycée dont beaucoup étaient en chemise et pieds nus, les petites sœurs emmenaient leurs malades sur des voitures, on me dit que la police faisait évacuer Moulins parce que les poudrières allaient sauter. Je fis demi-tour regrettant mon tabac et mes souliers car les pierres m'avaient meurtri les pieds. A midi rien de nouveau, je repars avec ma voisine qui avait hâte de retrouver son mari qui est électricien, beaucoup revenaient vers Moulins, tout le long du chemin nous trouvions des effets, du linge, des gants à poudre. Un linge plein de sang attire notre attention, un civil le retourne avec sa canne, c'était un pantalon de femme ! Elle avait sans doute été blessée. En gens que n'ont pas de cœur nous partîmes tous d'un éclat de rire.

Nous arrivons à Moulins, je vais à l'hôpital 31 pour trouver le major Coudère et lui donner des nouvelles de sa femme, il y avait plein une salle de blessés tous plein de sang et noirs de poudre, je vois un de mes camarades de Flers, il a reçu un éclat à la tête. Plus de vitres aux fenêtres, dans la rue d'Allier des tôles ondulées, les devantures sont tordues, des persiennes sont tombées. Dans ma chambre, absolument rien, seul le paravent de la cheminée se trouvait au milieu de la carrée. Je vais à la poste pour vous envoyer un télégramme, ainsi qu'à mes parents, mais pas moyen d'entrer. C'était bondé, j'entends un employé des postes qui dit que les lettres arriveraient avant les télégrammes. Je poste deux lettres à la hâte, vais déjeuner chez mes voisins, le mari étant rentré, je repars en bicyclette à Trévolles rassurer le femme du major sur son mari, je fais encore 4 cartes là-bas et reviens sur la route de Paris attendre une auto, j'en trouve une qui s'en allait à Nevers. Je lui confie mes lettres, j'en ferai autant demain, de cette façon elles ne seront pas arrêtées. Un camarade blessé aux jambes me prie de faire prévenir sa femme de venir le chercher, je rentre à Moulins m'informe de Guiard, apprend qu'il est sauvé, je file à Châtel-de-Neune à 16 km de Moulins prévenir la femme de mon camarade, la malheureuse était venue à Moulins dans la journée avec son beau-père et n'avait pu rien savoir sur son mari, ils s'en étaient revenus la mort dans l'âme, vous pensez que je fus fêté, j'y suis resté coucher et nous sommes revenus ce matin chercher son mari. Ce soir j'ai été à l'usine, à 1 km tout autour les maisons sont démolies, les gens déménagent. L'usine Col, la station magasin sont rasées, c'est inimaginable, ça fume encore et de temps à autre des 37 éclatent encore, on a retrouvé 8 morts dont une femme autour de l'usine, les soldats au fur et à mesure qu'ils se font porter rentrant sont gardés au 36° ce qui fait que je me suis donné de garde d'y aller. Le colonel a dit qu'il avait reçu des ordres pour répartir son personnel colonial et féminin à Lyon et Montluçon. Quant à nous soldats et gradés européens nous resterons pour déblayer les ruines de ce

qui faut l'atelier de chargement. Il y a déjà plus de 150 blessés à l'hôpital et certes dans les bois et les fermes, il s'en trouve d'autres on présume encore au moins une trentaine de cadavres sous les décombres, vous voyez que « le matin » que je vous envoie est bien renseigné. Demain, je vais encore rester indépendant et si les obus n'éclatent plus peut-être irai-je mercredi offrir de ne rien faire. Vous pouvez m'écrire toujours à la même adresse.

Je vous embrasse bien cordialement.  
Maillard.

J'avais fait faire une tunique, j'avais payé la façon samedi, je la croyais perdue mais le tailleur l'avait heureusement apportée dans sa chambre. Heureusement, car la baraque où il travaillait est incendiée, je ne perds qu'une paire de sabots et une chemise.